

Pubescence
 la veuve de
 Roumanie
 n° 383 juin 2010.

AMOUREUX HÉSITANT, FIGURE D'INQUIET, JUSTIN

Vite, comme toujours, j'ai fini ma toilette. Dans un petit miroir je regarde ma figure. Elle a toujours été laide. Aujourd'hui elle est grotesque. Ma tête anguleuse et mes joues que le malheur a creusées disparaissent sous un poil dru et crépu et ressemblent en miniature à la steppe du Mayaga. Le blanc de mes yeux pendants est noyé dans un rouge de sang. Et mon propre regard me fait peur et pitié. De dépit je laisse tomber le miroir et reprends ma pipe. Elle est bourrée d'un tronc de tabac parfumé que m'a gentiment donné une gentille fille du Bugesera. Avec une lente volupté, j'en tire d'épaisses fumées que je refoule dans l'air. Je les regarde planer en spirale, lécher la hutte ou le grenier, puis mourir. Une abondante fumée mal aspirée me fait tousser. Et ce bruit alerte une fillette de quatre ans qui vient jeter furtivement sur moi ses deux yeux malins. On dirait qu'elle m'a reconnu puisqu'elle ne dit mot mais repart sagement. Je me retire ensuite dans la hutte où un lit a été préparé pour moi. Je veux y être seul et réfléchir.

Si Saverio Nayigiziki nous parle de ses « transes à trente ans », transe ici au sens de « peur », c'est du récit de sa fuite qu'il s'agit, entreprise afin d'échapper à la double fatalité d'un procès pour dette et d'un amour coupable. Saverio, alias Justin, est le commis de la société Nuco, aux odorants comptoirs où s'accumulent savon, tissu, cigarettes ou pneus.

Dans ses mains passent d'importantes sommes d'argent : les francs belges de 1945. Sa

Quand on cherche à comprendre un pays comme le Rwanda, désespérant d'en pénétrer les mystères, on reste avide de ce qu'il nous envoie comme « signe » de lui-même. Quoi de mieux que ce monologue raffiné de l'érudit Saverio Nayigiziki (1915-1984), rédigé aux alentours de 1945, à une période où le pays déjà largement christianisé s'interroge sur son nouveau destin ? Cette précieuse réédition sauve de l'oubli ce qui serait le premier roman autobiographique d'Afrique francophone.

femme, trop tôt épousée, se révèle querelleuse. Il se sent beaucoup plus proche de cette moderne Suzanne aux yeux clairs, porteuse de son fruit, unie à lui en secondes noces coutumières. Elle constate « l'énigmatique désavantage, triste et révoltant, d'être peu instruite, de ne pouvoir aimer librement ni, tout au moins, d'exercer elle-même, dans la présente société, une profession rémunératrice et stable ». Justin, lui, convenablement instruit chez les Sœurs et les Pères, cherche à mettre de l'ordre dans son âme chrétienne, à transformer l'amour brûlant de sa maîtresse en amitié durable « pour demeurer sans fin ».

Il a d'autant plus à régler sa vie privée qu'il compte sur les Pères pour résoudre ses problèmes de dettes (et de trafic d'or) : il a prêté de l'argent qui ne lui appartient pas. Le gouvernement, la Nuco et la Minetain sont ses trousseaux. Grâce à Dieu, « un bon père s'intéresse à tout comme un devoir et s'occupe de tous comme des siens ». Il n'empêche, il doit s'en aller et voyager de nuit ! S'engage alors la rocambolesque épopée de sa « course » : se cacher, fuir, alors que « la cachette d'un homme, parce qu'il a toujours besoin d'autres hommes, est toujours repérée ».

L'auteur est, pour l'époque, un esprit libre et indépendant, pénétrant surtout, car au cours du récit de son errance, tout à la fois expiation et exploration, il nous livre une masse d'observations et de réflexions sur la société de son temps. S'il n'épargne pas ses compatriotes « buveurs, malhonnêtes et stupides », il affirme de l'ambition pour son pays « qui pourrait rattraper sinon devancer le Congo et même l'Uganda, grâce aux Belges » (le Rwanda est alors sous mandat belge). Mais le narrateur n'est pas toujours si fier, car « le monde, jusque dans ses coins les plus pimpants, est un pressoir immense de misères et de larmes ». Et le désespoir accable le fuyard : « La pourriture a gagné tous les coins de mon âme. Stupide et irrité, je m'y roule bavant, comme l'ivrogne dans ses vomissements. »

Le récit, qui nous sollicite par la quantité de considérations s anthropologiques, géographiques, politiques, morales, nous plonge sans crier gare — et le rythme est haletant — dans le quotidien le plus vif du fugitif : « On se sert de tout ce qui est sale pour me désigner : voleur, sorcier, débauché, ivrogne ! » Il y a quelques raisons à cela : « Ployant sous le poids de mes trente ans, avec déjà je ne sais combien de chevelures et toutes mes dents de sagesse, je ne suis toujours qu'un grand enfant, un rêveur, comme vous dites, mais doublé d'un aventurier, l'éternel

vagabond, coureur de monts et vallons, qui, n'ayant pas fait les cent coups, n'en porte pas moins tous les mauvais renoms. »

Il y aurait beaucoup à dire sur cette écriture de la lucidité, adepte de l'autodérision, émue aussi de la beauté des gens, des choses, des nuages. Sous forme de lettres (à sa maîtresse), l'auteur s'épanche : « J'ai moi-même fini ma vague et maladive méditation et ne sais plus que faire de mes yeux ni de ma pensée », dans cette langue française « lumineuse et parfois décevante comme l'idée de Dieu ».

Mille raisons d'écouter la voix intérieure de Saverio Nayigiziki. Elle est d'aujourd'hui et pourrait bien nous parler de nous-mêmes.

Claudine Tondreau

SAVERIO NAYIGIZIKI
MES TRANSES À TRENTE ANS (ESCAPADE RUANDAISE)

Texte intégral, établi et présenté par Jean-Paul Kwizera

Université Paul Verlaine – Metz

Centre de recherches Écritures, « Littératures des mondes contemporains »,

série « Afriques » n° 5, 2009

470 pages

